

Chapitre I

La création des personnages

Le personnage est un élément indispensable du récit. Tous les romanciers s'efforcent avant tout de donner vie à ses créatures imaginaires. R. Bourneuf et R. Ouellet soulignent les relations entre les personnages : "le personnage de roman (...) est indissociable de l'univers fictif auquel il appartient hommes et choses. Il ne peut exister dans notre esprit comme une planète isolée: il est lié à une constellation et par elle seule, il vit en nous avec toutes ses dimensions."¹

Dans cette partie, nous nous proposons d'abord d'étudier le système des personnages afin d'examiner la façon dont Bosco peuple son univers fictif afin d'attirer le jeune public. Ensuite, nous tâcherons de l'analyser l'art de faire des portraits pour mettre en valeur l'originalité des personnages bosquiens.

1 Le système des personnages

Dans les trois récits étudiés, on peut répartir les personnages en deux groupes principaux : les enfants et les vieux. Nous tâcherons de distinguer leurs traits caractéristiques et d'examiner les relations qu'ils entretiennent entre eux.

1.1 Les enfants

Dans l'univers bosquien, les enfants jouent un rôle principal : Constantin et Hyacinthe dans L'Âne Culotte, Pascalet et Gatzio dans L'Enfant

¹ R. Bourneuf, et R. Ouellet, L'Univers du roman, (Paris : P.U.F., 1975), p.151.

et la rivière et Le Renard dans l'île. Ces enfants sont à la découverte du monde inconnu. Ils explorent les lieux mystérieux qui les attirent à l'aventure.

1.1.1 Les traits caractéristiques des enfants bosquiens

Les quatre enfants possèdent des traits communs : l'âge de dix ans, l'absence de parents, la solitude et la curiosité.

- L'âge de dix ans

Henri Bosco accorde une importance primordiale à l'enfance qui est pour lui un temps inoubliable et un âge magique.

Il faut noter que Henri Bosco choisit l'âge de dix ans pour ses personnages enfantins. Constantin fait son entrée en scène à l'âge de dix ans. L'âge de Pascalet n'est pas indiqué dans L'Enfant et la rivière mais dans Le Renard dans l'île, nous savons que Pascalet a dix ans. Quant à Hyacinthe et Gatzö, leur âge est suggéré indirectement. Pascalet suggère l'âge de Hyacinthe. "Elle paraissait de notre âge (...)." ² Pascalet nous fait savoir également que Gatzö est dans la période de l'enfance. "C'était un bel enfant, (...) plus grand que moi, (...)" ³ "un compagnon plus fort (...) Et c'était mon premier ami." ⁴ Beckett explique que l'enfance intéresse beaucoup Bosco.

"Bosco manifeste une prédilection marquée pour l'âge de dix ans, qui semble être, à ses yeux, celui où l'enfant vit les aventures les plus merveilleuses de sa vie.(...)" ⁵

² Henri Bosco, L'Enfant et la rivière (Paris: Éditions Gallimard, 1997), p. 73.

³ Ibid., p. 35.

⁴ Ibid., p. 82.

⁵ Sandra Beckett, De grands romanciers écrivent pour les enfants, p. 45.

A dix ans, les enfants se caractérisent en général par leur innocence et leur inexpérience. Ils sont dépourvus de préjugés et ignorent toutes contraintes sociales. Dotés d'une imagination puissante, ils sont attirés vivement par des interdits énoncés par les adultes. Ces enfants attendent avec impatience le moment de réaliser leurs rêves. Ils espèrent vivre les aventures les plus insolites de leur vie.

- L'absence de parents

Nous remarquons que l'absence de parents caractérise l'enfance des personnages bosquiens. Les parents dans les récits bosquiens se révèlent très sévères. Ils représentent le monde des règles auquel les enfants doivent se soumettre. L'absence de parents est donc un procédé qui permet aux enfants de partir à l'aventure librement.

Constantin ne parle jamais de ses parents. Ce sont ses grands-parents qui l'élèvent. "(...) J'habitais chez mes grands-parents, grand-père Saturnin, grand-mère Saturnine (...)." ⁶ Hyacinthe est une orpheline, adoptée par les grands-parents de Constantin.

Quant à Pascalet, il habite avec ses parents et une grand-tante paternelle qu'il appelle Tante Martine. Les parents de Pascalet se révèlent plus sévères que Tante Martine. Leurs paroles relèvent d'un monde fermé et protégé. Nous en trouvons un exemple probant dans la scène où les parents interdisent à Pascalet d'aller à la rivière.

"Mon père m'avait averti:

⁶ Henri Bosco, *L'Âne Culotte* (Paris: Éditions Gallimard, 1937).

- Amuse-toi, va où tu veux. Ce n'est pas la place qui te manque.
Mais je te défends de courir du côté de la rivière.

Et ma mère avait ajouté:

- À la rivière, mon enfant, il y a des trous morts où l'on se noie,
des serpents parmi les roseaux et des Bohémiens sur les rives."⁷

Nous relevons un autre exemple intéressant dans Le Renard dans l'île dans la scène où Tante Martine convainc les parents de Pascalet à adopter Gatzo. Ces derniers interrogent à Tante Martine avec sévérité.

“Ma mère avait toujours cent questions à poser, et toutes très méliculeuses. (...) Mon père, renfermé en diable, était pareil. (...)”⁸

La sévérité des parents constitue un obstacle important qui empêche les jeunes héros d'engager une aventure. On ne s'étonne donc pas que Bosco fasse partir les parents. Ils sont remplacés par les vieux qui se chargent de s'occuper des enfant

“Mes parents durent s'absenter pendant quelques jours.
(...) Tante Martine qui régna sur la maison (...)”⁹

Ces vieux se montrent indulgents envers les enfants pour des raisons différentes. Par exemple, Tante Martine, toujours occupée par ses affaires, s'enferme dans le comble pour la plupart du temps. Il en résulte que les enfants puissent vivre en pleine liberté et se lancent dans une aventure.

⁷ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 12.

⁸ Henri Bosco, Le Renard dans l'île. (Paris: Éditions Gallimard Jeunesse, 2000), p. 11.

“(…) Tante Martine était despotique (…) mais dès qu’elle restait seule avec moi, toutes les libertés m’étaient permises. (…)”¹⁰

Dans Le Renard dans l’île, les parents de Pascalet sont encore partis en voyage pour une longue durée. C’est toujours Tante Martine qui garde les enfants.

“Alors mes parents quittèrent le mas pour une longue absence. Nous restâmes donc seuls ensemble Tante Martine, moi, Gatz”¹¹

- le goût de la solitude

Dans l’univers bosquien, les jeunes héros vivent souvent dans la solitude. Peu à peu, ils se sentent abandonnés par les adultes qui sont toujours préoccupés par les affaires matérielles. Peu à peu ils acquièrent le goût de la solitude. Il n’est donc pas étonnant que ces enfants recherchent des endroits isolés. Libérés des contraintes familiales, les enfants s’éloignent de la maison pour découvrir la grandeur de la nature : la forêt, la montagne et la rivière. Dans L’Âne Culotte, Constantin fait souvent une escapade au pont de la Gayolle pour contempler la montagne au-delà de ce pont.

“A force de me taire, de dissimuler mon désir, il en était arrivé à un tel excès de puissance (…) chaque jour, le pont de la Gayolle, non seulement m’attirait davantage, mais devenait une limite plus fragile à mes vagabondages

⁹ Ibid., p. 15.

¹⁰ Ibid., p. 15.

¹¹ Henri Bosco, Le Renard dans l’île, p. 36.

solitaires. J'y séjournais au moins deux fois par jour. Le matin, dès que je pouvais m'échapper de la maison, (...) Et le soir, avant le coucher du soleil, je m'y attardais, car, à cette heure, la montagne (...) devient mystérieuse. (...)"¹²

Quant à Pascalet, il se sent seul pendant que sa tante est affairée. L'enfant décide d'aller voir la rivière, lieu interdit.

"(...) Seul, désœuvré, j'errais un peu dans la maison (...) Les petits chemins m'attiraient sournoisement.

Plus j'allais et plus j'étais pris par la puissance du chemin.

À mesure que j'avançais, il devenait sauvage. (...) Tout à coup devant moi se leva une digue. (...) Je le gravis et je découvris la rivière."¹³

- La curiosité

On sait que la curiosité est un signe d'intelligence enfantine. Ce trait est frappant chez les enfants bosquiens. Le manque de renseignements et l'interdit des adultes à propos d'un objet inconnu ne font qu'aiguiser leur curiosité. Ils cherchent donc à faire dissiper leurs doutes. Ils trouvent deux moyens dont le premier est de se renseigner auprès des hommes expérimentés; le second est de chercher la réponse eux-même. L'expérience de Constantin nous offre un exemple probant.

Intrigués par la première descente en ville de l'âne Culotte, Constantin et ses camarades le suivent jusqu'au bois d'olivier où la bête disparaît.

¹² Henri Bosco, L'Âne Culotte, p.35.

¹³ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, pp. 16-18.

Constantin veut demander la lumière à la Péquinotte, vieille servante au sujet de l'étrange bête.

“- J’ai vu un âne.

- Un âne? Quel âne?

- Un âne qui portait des pantalons.

Sa figure se rembrunit.”¹⁴

Au lieu d’assouvir la curiosité de l’enfant, la Péquinotte le réprimande pour sa promenade dans les bois et surtout lui interdit de s’approcher de l’âne culotte.

“- Constantin, me dit-elle (car je m’appelle Constantin), jure-moi devant Dieu, jure...que si jamais tu rencontres de nouveau cet âne ...

- Hé bien?

- Tu le laisseras passer son chemin, sans le regarder, sans le suivre, sans lui adresser la parole.

- Hé! Péquinotte, adresser la parole à un âne! Et pourquoi faire, dites?

- Pourquoi, Bonne - Mère des Anges? Un âne qui porte des culottes, comme un chrétien! Et tu me demandes pourquoi? (...)

- Et maintenant ça suffit. Va te coucher!”¹⁵

On voit que la réponse de la Péquinotte ne fait qu’augmenter le mystère de l’âne Culotte. Car elle donne à entendre que cet âne semble comprendre la

¹⁴ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p. 24.

¹⁵ Ibid., p. 25.

parole humaine et qu'il "porte des culottes comme un chrétien." On pourrait deviner un grand étonnement de Constantin à travers son silence.

"Cet enfant est devenu bien sage! Soupirait-elle. Et cette sagesse inattendue l'inquiétait. La Péquinotte commentait mon trouble."¹⁶

Grand-mère Saturnine, à son tour, interdit Constantin de dépasser le pont de la Gayolle qui est l'accès à la montagne.

"Je n'ai pas l'intention de t'emprisonner ici, me dit grand-mère Saturnine, (...) Désormais tu ne dépasseras pas le pont de la Gayolle."¹⁷

Paradoxalement, cette interdiction provoque chez Constantin un plus grand désir de se rendre à cet endroit.

"(...) je ne dormis guère (...) je n'eus plus qu'un désir : franchir le pont de la Gayolle.

Je me contentai donc de rêver chaque jour au pont de la Gayolle (...)"¹⁸

Afin d'éclairer le mystère de l'âne Culotte, Constantin s'adresse à Anselme, le vieux berger. Ce dernier parle du propriétaire de l'âne Culotte et de son habitation située sur la montagne de Belles-Tuiles. Selon Anselme, c'est un lieu mystérieux caché à la vue des passants. Il s'agit donc d'un endroit mystérieux.

¹⁶ Ibid., p. 25.

¹⁷ Ibid., p. 28.

¹⁸ Ibid., p. 28.

Les renseignements d'Anselme accroissent la curiosité de Constantin sur l'étrange Cyprien et son mas de Belles - Tuiles. Plus que jamais il a envie de franchir le pont de la Gayolle pour découvrir les mystères de la montagne.

Pascalet est attiré par la rivière dont ses parents lui parlent des dangers. Leur interdiction fait naître en lui le désir de connaître la rivière.

“Il n'en fallait pas plus pour me faire rêver de la rivière, nuit et jour. Quand j'y pensais, la peur me soufflait dans le dos, mais j'avais un désir violent de la connaître.”¹⁹

La curiosité de Pascalet augmente encore plus lorsque Bargabot, vieux berger, lui parle des lieux secrets de la rivière.

“- (...) si je t'avais avec moi, je t'en ferais connaître de bons coins où personne ne va surtout dans les îles.”²⁰

Dans Le Renard dans l'île, l'apparition du renard provoque chez Pascalet et Gatzou une inquiétude mêlée d'une grande curiosité. Les deux enfants cherchent à éclaircir le mystère du renard. On peut dire que la curiosité des enfants constitue un élément important dans l'intrigue du récit.

1.1.2 Les enfants de la ville et les enfants de la forêt

Les enfants bosquiens s'opposent par leur origine. Constantin et Pascalet, nés dans une famille aisée, ont grandi dans le milieu rassurant. Le père de Pascalet interdit à l'enfant de sortir du domaine familial.

¹⁹ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 12-13.

²⁰ Ibid., p. 14.

“- Amuse-toi, va où tu veux. Ce n’est pas la place qui te manque. Mais je te défends de courir du côté de la rivière.”²¹

Constantin, sa grand-mère lui défend de partir près du pont de la rivière.

“- Je n’ai pas l’intention de t’emprisonner ici, me dit grand-mère Saturnine. (...) Désormais tu ne dépasseras pas le pont de la Gayolle. (...)”²²

En revanche Hyacinthe et Gatzö possèdent dans une origine obscure et semblent connaître la forêt avant qu’ils ne soient adoptés respectivement par les familles de Constantin et de Pascalet.

Constantin et Pascalet représentent les enfants bien protégés. Nous constatons ici les rapports affectueux entre les enfants et les grands-mères. Grand-mère Saturnine, comme Tante Martine, éprouvent une profonde tendresse pour leurs petits enfants ; et ces derniers expriment à leur tour une obéissance et des respects envers elles. Comme l’affirme Constantin :

“(...) Pour moi, la conduite de grand-mère obéissait toujours à des raisons sacrées.(...) Il suffisait qu’on se sentît aimé, compris, guidé, protégé. On l’était souverainement.”²³

De cette manière, les deux vieilles femmes contrôlent les décisions et les activités de leurs petits neveux. Elles leur interdisent de s’éloigner de la maison de crainte des dangers.

²¹ Ibid., p. 12.

²² Henri Bosco, L’Âne Culotte, p. 28.

²³ Ibid., p. 99.

Soumis aux règles de la famille, les deux garçons connaissent peu la nature sauvage. Lorsque Constantin monte sur la montagne pour la première fois, il tremble d'émotion.

“Et tout à coup je tremblai, car alors je sentis sous mes pieds le premier mouvement de la terre. Elle montait. Un brusque élan du sol me porta jusque dans le bois de chênes. Cette terre sauvage me soulevait; d'autres pentes, d'autres tracés s'emparaient de mes pas.”²⁴

Pascalet se trouve seul à bord d'une barque, éprouve une angoisse au milieu des eaux profondes.

“(…) je partis à la dérive. (...) Sans secousse insensiblement, je m'éloignais du bord. Le froid de la peur me glaçait. (...) Deux cents mètres d'eau profonde me séparaient de mon rivage, le rivage des terres habitées.(…)”²⁵

La peur de Pascalet peut s'expliquer par le mode de vie fondé sur la prudence. Cependant, il s'étouffe dans son monde protégé et ne résiste pas à la tentation du voyage vers un lieu inconnu.

Gatzo a vécu son enfance au sein de la forêt où il mène une vie indépendante. Lorsque Hyacinthe est adoptée par la grand-mère Saturnine. Cette dernière se montre moins rigoureuse envers l'orpheline qu' envers son petit neveu, Constantin. Hyacinthe peut donc profiter de cette indulgence pour agir librement.

²⁴ *Ibid.*, p. 41.

²⁵ Henri Bosco, *L'Enfant et la rivière*, pp.29-30.

Quant à Gatzto, volé par les Caraques depuis son bas âge, il a grandi au sein de la forêt. Bien qu'il soit adopté plus tard par les parents de Pascalet, le jeune orphelin garde son esprit indépendant.

Habitué à une existence indépendante, les deux orphelins s'adaptent mal à la famille adoptive. Ils recherchent donc la solitude. Hyacinthe se réfugie dans une niche de chien.

“(…) elle se retirait dans Noire-Asile. On appelait ainsi une énorme niche à chiens désaffectée. Faite de vieilles planches, depuis longtemps on n’y mettait plus rien, pas même des outils. Hyacinthe s’en était emparée. (…)

Pendant ses loisirs, surtout le dimanche après-midi, elle disparaissait dans Noire-Asile. Comme elle était obligée d’y entrer à quatre pattes, par dignité, elle évitait de le faire en présence de témoins. (…)”²⁶

Gatzto ressent un malaise lorsque Tante Martine veut l’habiller comme un garçon “civilisé”

“Tante Martine avait fait des miracles pour lui trouver provisoirement des souliers, une veste, un pantalon, qui ne fussent pas trop des sujets de scandale. Il était décent. Mais il l’était d’un air gêné, presque désagréable. (…)”²⁷

²⁶ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p.93.

²⁷ Henri Bosco, Le Renard dans l’île, p.29.

Les enfants de la forêt jouent le rôle de guide vis-à-vis des enfants de la ville. Hyacinthe est montée toute seule à Belles-Tuiles dans la nuit. Elle y revient souvent. Il semble qu'elle ait été témoin du vol de Constantin dans le jardin de Cyprien. Constantin est surpris par l'étrange retour d'Hyacinthe.

“Je lui demandai :

D'où viens-tu, comme ça, avec cette bougie?

Le ton était désagréable.

Mais l'oeil clair ne cilla point Hyacinthe cependant parut hésiter à me répondre; elle s'effaça davantage contre le mur, puis murmura:

- Comme vous, monsieur Constantin, du Paradis.”²⁸

Plus tard, c'est Hyacinthe qui conduit Constantin à Belles-Tuiles après l'incendie du jardin de Cyprien.

“- Demain, me murmura Hyacinthe, il faudra que nous montions, tous les deux, à Belles-Tuiles.”²⁹

Gatzo accompagne Pascalet tout au long de son aventure. Il est plus grand et plus robuste que Pascalet. Il assume le rôle de guide dans le sens qu'il apprend à Pascalet à entrer en contact avec la nature. Pascalet admire le savoir-vivre de Gatzo.

“J'admiraais l'assurance de Gatzo. Il savait tout.”³⁰

²⁸ Henri Bosco, L'Âne Culotte, p. 76.

²⁹ Ibid., p. 129.

³⁰ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 56.

Gatzo l'apprend à faire du feu avec des galets et à pêcher pour se nourrir avec ses propres mains. Grâce à son ami, Pascalet découvre que la nature fait partie de la vie.

“Dès lors nous menâmes une vie passionnante. Nous avions dans nos mains la nourriture! Quelle nourriture! Car ce n'était pas là un aliment banal, acheté, préparé, offert par d'autres mains, mais notre nourriture à nous, celle que nous avons pêchée nous-mêmes, et qu'il nous fallait nettoyer, assaisonner, cuire nous-mêmes.”³¹

Il serait utile de noter que dans L'Enfant et la rivière, Gatzo n'apparaît que dans la partie centrale du récit réservé à l'aventure de Pascalet. Il en va de même pour Hyacinthe. Les deux personnages disparaissent à la fin du récit. Constantin éprouve une grande peine causée par l'absence d'Hyacinthe.

“(…) je retrouvai les aspects de ma solitude. Car la maison restait vide et c'est pourquoi, sans doute, je n'avais plus envie d'en sortir. Je m'y attachais parce qu'il y manquait quelqu'un. (...) mes rapports avec cette pauvre fille que je ne retrouvais nulle part et dont personne ne voulait me parler. Cependant sans elle la maison n'était plus la maison.”³²

Pascalet regrette profondément du départ de son premier ami.

“(…) Il avait brisé, en partant, l'amitié la plus belle de ma vie. J'en souffrais beaucoup. Car jamais je ne retrouverais un

³¹ Ibid., pp.50-51.

³² Henri Bosco, L'Âne Culotte, p. 105.

compagnon pareil; un compagnon plus fort, plus courageux, plus habile que moi. Et c'était mon premier ami."³³

1.2 Les vieux

Dans l'univers bosquien, les vieux sont les personnages secondaires. Nous pouvons répartir en trois groupes : les vieilles femmes, les médiateurs et les mystérieux.

1.2.1 Les vieilles femmes

Dans les trois récits étudiés, les Grands-mères maintiennent l'ordre dans la maison à la place des parents absents. Elles s'occupent de l'éducation de leurs petits neveux et s'occupent des travaux domestiques. Elles sont à la fois autoritaires et affectueuses.

Dans L'Âne Culotte, c'est grand-mère Saturnine qui fait régner l'ordre dans la maison. Elle est à la fois crainte et aimée par son petit neveu, Constantin. Le jeune garçon la décrit avec justesse.

“(…) Grand-mère Saturnine ne grondait guère, mais il arrivait qu'on vit se former sur le coin de sa bouche un petit sourire de travers. Il restait là un bon moment, juste ce qu'il fallait pour vous donner envie d'entrer sous terre.”³⁴

“Cependant grand-mère, toujours si bonne, lui témoignait beaucoup d'affection.”³⁵

³³ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 83.

³⁴ Henri Bosco, L'Âne Culotte, p. 24.

Dans L'Enfant et la rivière, Tante Martine est en réalité la grande tante de Pascalet, mais ce dernier l'appelle Tante Martine à l'imitation de ses parents. C'est un personnage énergique et autoritaire, comme le dessine Pascalet.

“Elle régentait tout le monde: les gens, le chien, les canards et les poules, Quant à moi, j'étais gourmandé du matin au soir. Je suis doux cependant et bien facile à conduire. (...)”³⁶

“(...) elle dirigeait de haut et de près la maison, distribuait l'éloge et le blâme, grondait et faisait trembler jusqu'à la volaille (ce qui est dans l'attribution des personnes sensées) (...)”³⁷

On peut dire que chez Bosco les grands-mères représentent le monde familial qui offre aux enfants sécurité et protection.

Grand-mère Saturnine ainsi que Tante Martine s'efforcent de protéger leurs petits-enfants. Tante Martine sait qu'il existe des dangers au-delà de la digue. Elle interdit donc à Pascalet de la dépasser. Grand-mère Saturnine se méfie du sorcier Cyprien qui s'isole au sommet de la montagne de Belles-Tuiles. Elle ordonne à Constantin de s'éloigner du pont de la Gayolle qui donne accès à la montagne. Mais l'autorité des vieilles femmes s'avère inutile car leur petits-enfants sont finalement partis à l'aventure, ne pouvant résister à leur curiosité.

³⁵ Ibid, p. 68.

³⁶ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 11.

³⁷ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p. 14.

“- Je n’ai pas l’intention de t’emprisonner ici, me dit grand-mère Saturnine, mais je ne veux plus de ces vagabondages (...) Désormais tu ne dépasseras pas le pont de la Gayolle. (...)”³⁸

En revanche, c’est l’amour et l’affection des grands-mères qui retiennent mieux les deux garçons. Pascalet, comme Constantin, hésitent de violer les règles établies. On voit Pascalet repartir à la digue plusieurs fois avant de monter à bord d’une barque. Pendant son séjour dans l’île, il regrette d’attrister Tante Martine à cause de son absence.

“(…) Une seule question me tourmentait : «Que va penser Tante Martine? Il n’est encore que neuf heures, et déjà elle a de la peine. Que sera sa peine à minuit? (...)”³⁹

De même, Constantin éprouve un grand chagrin lors qu’il est exilé chez les cousins Jorrier. Il se hâte de rentrer dès qu’il est informé de la maladie de sa grand-mère. Un amour profond qui les lie n’a pas besoin de parole.

“On eut beau cacher mon arrivée à grand-mère Saturnine.

- Pauvre Constantin, murmura-t-elle. Dire qu’il a marché deux jours pour venir me voir

Elle avait les larmes aux yeux. (...) Elle ne m’interrogea point; jamais elle m’interrogeait; ce n’était pas sa manière. Elle n’avait pas besoin de poser des questions : elle savait.

Le moindre indice, un geste, une parole, un silence, une hésitation, et la voilà au fait.”⁴⁰

³⁸ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p. 28.

³⁹ Henri Bosco, L’Enfant et la rivière, pp. 30-31.

⁴⁰ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p. 92.

Après une longue absence, Pascalet retrouve le monde familial où il se sent aimé et protégé.

“Devant le feu on voyait Tante Martine. (...) Elle attendait l’enfant parti (...) Et maintenant que j’étais là, elle semblait, devant cette nourriture odorante, cuite pour moi avec amour, l’âme même de la maison paternelle. Certes, j’étais alors trop jeune pour comprendre ces choses graves, mais le sentiment presque religieux qui émanait de cette vieille femme de mon sang, attentive et fidèle, me troublait le coeur.

Alors je ne pus m’empêcher d’éclater en sanglots. Elle m’entendit, et très doucement, elle m’appela:

- Pascalet, viens ici, mon beau, que je t’embrasse.”⁴¹

1.2.2 Les médiateurs

Dans les trois récits étudiés, nous remarquons que deux figures secondaires établissent le lien entre le monde familial et le monde sauvage, mystérieux. Dans L’Âne Culotte, c’est Anselme, un vieux berger de soixante-dix ans, qui assume la fonction de médiateur. Chaque matin, de bonne heure, il mène des moutons dans les collines. Grâce à ses longues marches de la montagne champêtre, il connaît tous ses secrets.

“Anselme, qui menait chaque matin, à petits pas, trois ou quatre douzaines de moutons paître le chiendent (...) Il logeait dans la bergerie et y disparaissait dès les premières ombres (...)”⁴²

⁴¹ Henri Bosco, L’Enfant et la rivière, p. 106.

⁴² Henri Bosco, L’Âne Culotte, p. 21.

“(…) car Anselme, depuis quelque cinquante ans qu’il pratiquait la montagne, en connaissait jusqu’au moindre caillou. (…)”⁴³

Bargabot, vieux braconnier, possède une vaste connaissance sur le monde des eaux. Dans L’Enfant et la rivière, non seulement Bargabot apporte de belles poissons à Tante Martine, mais aussi il révèle à Pascalet l’attrait de la rivière et de la pêche. Aux yeux du jeune garçon, Bargabot représente un monde inconnu situé à l’autre côté de la rivière. Il n’est donc pas étonnant que Pascalet se laisse impressionner par le vieillard. Il attend avec impatience sa visite qui éprouve à son égard une admiration mêlée de crainte.

“Bargabot était mon grand homme : je l’admirais. Pourtant ses yeux gris et rusés m’inspiraient de la crainte; et, à cause de cette crainte, mon amitié restait cachée au fond de moi.

Quand il était là j’avais un peu peur; quand il n’y était plus, je la regrettais. Si dans la cour j’entendais glisser ses espadrilles, mon coeur se mettait à battre. Bien vite, il s’était aperçu de l’intérêt que je portais à sa personne. Mais par feinte il prenait des airs indifférents qui me mettaient au supplice (…)”⁴⁴

Il est important de noter que les métiers de berger et celui de braconnier exigent un déplacement incessant. Anselme conduit ses moutons sur la montagne alors que Bargabot erre dans la forêt et le long de la rivière. En plus, ils gardent le lien avec les villageois : Bargabot rend visite souvent à Tante Martine alors que Anselme travaille pour la famille de Constantin. C’est dans cette condition que les deux vieillards se lient d’amitié aux deux jeunes héros.

⁴³ Ibid., p. 26.

⁴⁴ Henri Bosco, L’Enfant et la rivière, p. 14.

Nous avons vu que les grands-mères veulent garder les enfants dans leur monde familial et rassurant. En revanche Anselme et Bargabot donnent aux enfants une ouverture au monde extérieur. Ils leur parlent des lieux inconnus, leur fournissent des renseignements qui éveillent en eux le désir de l'aventure. Dans ce sens, on peut dire que Anselme et Bargabot jouent le rôle de tentateur. Nous en trouvons un exemple probant dans la conversation entre Bargabot et Pascalet. Le braconnier invite indirectement l'enfant à faire un voyage pour découvrir la rivière.

“- Petit, petit, murmura-t-il, tu as une bonne frimousse, une frimousse de pêcheur. As-tu jamais pris du poisson?

- Non, monsieur Bargabot, on me défend d'aller à la rivière. Il haussa les épaules.

- Tant pis! mais si je t'avais avec moi, je t'en ferais connaître des bons coins où personne ne va, surtout dans les îles...

À partir de ce jour, je ne dormis plus. Souvent, la nuit je pensais à ces coins merveilleux, (...) où personne, sauf Bargabot, n'allait jamais.”⁴⁵

Par ailleurs, pendant le dîner, Bargabot fait exprès de servir à Pascalet le poisson le plus beau et il dessine des figures étranges sur la table.

“(…) C'étaient des poissons inconnus, les uns tout hérissés d'épines, d'autres tout en têtes, énormes, ouvrant leurs gueules goulues dans le vide. Il y avait aussi des serpents fantastiques et des tortues d'eau.

⁴⁵ Ibid., p. 14.

Tante Martine et moi nous nous taisions, fascinés par ces bêtes singulières. (...)»⁴⁶

Dans L'Âne Culotte, Constantin est fasciné par des renseignements du vieux berger sur l'âne Culotte et sur son curieux propriétaire qui vit sur la montagne.

“- Et d'où il vient, Anselme, cet âne avec ses couffins de genêt sauvage?

Anselme me regarda, étonné.

- D'où il vient?...Mais de là-haut, parbleu! De chez M. Cyprien. J'ouvris de grands yeux.

- Tu ne connais pas M. Cyprien?

Je fis signe que non.

- Et tu ne sais pas où est le mas de Belles-Tuiles? (...)

- D'ici, est-ce qu'on voit la maison? demandai-je.

- Non. Il faut aller jusqu'à la pinède. On ne découvre le «ménage» que lorsqu'on est tombé dessus ... Un bel endroit, avec de l'eau, et de bons repos pour l'hiver, pleins de soleil, à l'abri du vent. (...)»⁴⁷

À partir de ce jour-là, Constantin rêve de visiter Belles-Tuiles, qui représente à ses yeux un ailleurs, un lieu inconnu où habite un homme mystérieux. Il est vrai que Anselme, à la différence de Bargabot, ne veut pas pousser son jeune maître à l'aventure. Mais il attire, sans le savoir, l'attention de Constantin sur le mystère de Cyprien et par là il assume la fonction de médiateur.

⁴⁶ Ibid., pp. 22-23.

⁴⁷ Henri Bosco, L'Âne Culotte, pp. 30-31.

“C’est alors que je sentis vraiment la tentation. A mesure que montait le printemps, une inquiétude se levait en moi. Je ne tenais plus en place. Une sourde envie me prenait de quitter les lieux que j’habitais avec les miens, ce petit village de Peïrouré encadré de platanes et de peupliers d’Italie, (...) et d’aller ailleurs, plus loin que les haies connues, dans les chemins inexplorés et singulièrement dans ce sentier de la Gayolle qui, depuis quelques mois, avait orienté mes rêves.”⁴⁸

Non seulement les deux vieillards invitent les jeunes héros à sortir du monde quotidien en quête d’une aventure, ils se chargent également de les ramener au sein de la famille. Dans L’Enfant et la rivière, on peut noter que Bargabot entre en scène au début du récit pour orienter Pascalet vers le monde des eaux. Ensuite il se soucie d’assurer la sécurité de Pascalet. Par l’intermédiaire de Hyacinthe, Pascalet a appris que le vieux braconnier l’a cherché partout sérieusement.

“(...) Alors elle nous dit:

- Je vous connais. C’est vous qui êtes arrivés sur le bras mort, il y a peu plus d’une semaine. On vous cherche dans tous les villages...

Je fus glacé d’effroi. Mais Gatzso, calme, demande:

- Vrai? On nous cherche? Et qui

- Chez nous, à Pierroure, c’est le garde champêtre (...)

Cette fois, Gatzso s’inquiéta:

- Comment est-il?

- Un grand sec, la peau noir. Il est venu par la rivière sur un vieux bout de bargue.

⁴⁸ Ibid., p. 33.

Je pensai avec terreur:

- C'est Bargabot. Nous sommes pris!"⁴⁹

Le braconnier ne réapparaît sur scène que pour marquer la fin de l'aventure de Pascalet. Ce dernier, désespéré par le départ de son ami Gatzo, s'abandonne dans un sommeil profond au milieu des eaux dormantes. Sa barque en s'éloignant des rives, coule lentement. C'est Bargabot qui vient sauver l'enfant.

“Dès lors, j’attendais mon destin. Je savais bien que c’était là ma dernière nuit de sommeil dans le monde des eaux dormantes. (...) malgré la menace des songes tant de paix, tant de repos.

Le soleil était déjà haut quand je m’éveillai. (...) je compris que quelqu’un était avec moi dans la barque.

- Bargabot, dis-je, les yeux toujours clos à quelle heure on appareille?"⁵⁰

Dans Le Renard dans l'île, Pascalet assiste à la lutte entre Gatzo et le renard. Au moment critique où Gatzo et la bête, tous deux blessés, s'enfoncent dans la rivière. Bargabot apparaît soudainement. Avec efficacité, il a sauvé Gatzo qui s'évanouit au fond de la rivière et ensuite il ramène les deux garçons, Gatzo et Pascalet, chez eux.

“(...) A la rapidité de la manoeuvre et à la légèreté de l'esquif j'avais reconnu Bargabot. Il atteignit l'anse et, d'un coup de rame, immobilisa son embarcation.

⁴⁹ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 74.

⁵⁰ Ibid., p. 102.

Elle tournoya
 Alors il prit une nasse et la jeta dans l'eau.
 Je le vis se pencher, attendre un moment, pris péniblement
 haler des deux bras. La nasse devait être lourde.
 Je l'appelai.
 Mais il était tellement occupé à tirer sa prise du fond qu'il
 ne me répondit pas."⁵¹

Dans L'Âne Culotte, c'est Anselme qui ramène Constantin au sein de sa famille. Ce dernier, inquiet par la nouvelle de la maladie de sa grand-mère, a quitté furtivement Costebelle où il devait faire un long séjour chez les cousins Jorrier. Constantin a dû marcher deux jours pour rejoindre sa grand-mère.

“Je savais que, de Costebelle à Peïrouré, il y a à peu près de trente à quarante kilomètres de distance. A pied, il me faudrait deux jours pour les parcourir; car il ne me vint pas à l'esprit de prendre le train ou la diligence: on m'y aurait vite retrouvé. Je connaissais mal le chemin, mais je savais en gros qu'il fallait marcher toujours vers l'ouest, passer deux petites rivières (...) bifurquer à droite après la deuxième, et traverser encore deux villages: Silvecorde et Réalpanier. Je résolus de partir le soir même.”⁵²

Malgré son courage, le jeune garçon s'est perdu le chemin. Ce voyage apparaît en effet comme une grande aventure de Constantin. Il assiste secrètement à la cérémonie mystérieuse que Cyprien a célébrée au milieu de la forêt. Stupéfait par la violence du rite, Constantin a perdu la connaissance. Sa

⁵¹ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p. 167.

⁵² Henri Bosco, L'Âne Culotte, pp. 81-82.

syncope signifie du point de vue narratif, la fin de son aventure. C'est le vieux berger Anselme qui l'a retrouvé et se charge de ramener le jeune aventurier au monde familial.

“Ce fut Anselme qui me retrouva. Je ne sais comment il s’y prit, mais il me découvrit, endormi sous un arbre, dans Silve-Haute, à deux lieues du village, le lendemain, vers dix heures du soir.”⁵³

Il serait utile de mettre en valeur les rapports fructueux entre les vieux et les enfants dans l’univers bosquien. Les vieilles femmes (Grand-Mère Saturnine et Tante Martine) apportent aux jeunes héros amour et protection. Avec elles, les jeunes héros apprennent à mener une vie raisonnable. En revanche, les vieillards (Bargabot et Anselme) font découvrir aux enfants un monde inconnu en leur transmettant leurs expériences. Ils les apprennent à entrer en contact direct avec la nature. Les deux vieillards leur donnent des conseils utiles pour partir à l’aventure. Mais ils se soucient de protéger les jeunes aventuriers. La protection des grands-mères, un symbole du monde familiale, et le soutien des vieux pour la découverte du monde naturel, permettent aux enfants de vivre en un équilibre parfait.

1.2.3 Les hommes mystérieux

À l’opposé du monde quotidien, Bosco dépeint un monde obscur où les hommes mènent une existence singulière. C’est le mystère de ces hommes qui constitue l’intrigue romanesque. Nous analysons d’abord le personnage Cyprien et ensuite les Caraques.

⁵³ Ibid., pp. 90.

- le personnage de Cyprien

Ce personnage joue un rôle principal dans L'Âne Culotte. On peut dire que le récit s'organise autour du mystère de ce personnage. Avant qu'il fasse son entrée en scène, la mention de son nom par le berger Anselme a aiguisé la curiosité de Constantin. Les villageois se méfient de cet homme dont personne ne connaît l'origine. En plus, il possède une conduite bizarre. Arrivé à Belles-Tuiles, Cyprien descend rarement de la montagne où il vit dans la solitude.

“Depuis lors, Monsieur Cyrien vivait là-haut. Au début de son séjour, quelques rares visites à la nuit tombante, chez les fournisseurs furent ses seules apparitions dans le village où ensuite l'âne Culotte était venu assez régulièrement aux provisions.

Monsieur Cyprien ne recevait jamais de lettres, il payait bien, on ne le voyait pas. (...)

Le seul fait qu'il vécut sans compagnie humaine, à cinq ou six kilomètres du pays, (...)”⁵⁴

Son âne, surnommé l'âne Culotte, est aussi bizarre. Cyprien la fait porter une culotte comme un homme. Cette bête est dotée d'une intelligence extraordinaire au point qu'on croirait qu'elle possède une âme humaine. Constantin regarde l'âne Culotte avec un étonnement mêlé d'admiration.

“(...) un âne qui aimait certainement la réflexion; un âne qui avait beaucoup vu, beaucoup pardonné; un âne affectueux, sensible aux bonnes manières, poli dans ses contacts avec les ânes et déférent sans platitude dans ses relations avec les hommes;

⁵⁴ Ibid., p.33.

un âne qui pouvait se présenter partout, chez l'épicier, à la porte de l'auberge, devant l'Hotel de Ville, (...)”⁵⁵

(...) Il portait deux grands couffins. Le boulanger déposa trois énormes pains bis et un sac de son dans le couffin de droite, (...) Après quoi Culotte traversa la place de Horloge et fit une station à la devanture de l'épicier-droguiste. (...)”⁵⁶

Le travail de l'âne Culotte ne se borne pas pas seulement à faire des commissions pour son maître. Le plus important, c'est qu'il est chargé de conduire Constantin à Belles-Tuiles pour voir Cyprien. Constantin, comme le lecteur, se laisse charmer par son regard étrange.

“C'était l'âne enchanté, l'âne magique. Il n'avait plus d'âge. Il arrivait du fond de l'histoire des ânes, chargé de toutes les légendes d'ânes qui peuvent courir le monde; mais les dépassant toutes. (...)”

Il leva la tête et me vit. Jamais je n'oublierai ce regard, le plus grave, le plus raisonnable regard de bête. (...) Non plus un regard de bête soumise, mais un regard de bête libre, de bête associée. Et, à travers cette grande prunelle glauque, glissaient aussi autre puissance. (...)”

L'âne était près de moi. Il me regardait.

(...) L'âne me regardait toujours. Il me disait: Grimpe sur mon dos. (...)”⁵⁷

⁵⁵ Ibid., p.18.

⁵⁶ Ibid., p.20.

⁵⁷ Ibid., pp.42-43.

Fixé par le regard magnétique de l'âne Culotte, Constantin croit entendre l'invitation de cette bête. L'auteur nous laisse d'imaginer comment Constantin monte sur le dos de l'âne Culotte.

“Alors nous partîmes. Je ne sais comment je me trouvai sur le dos de l'âne Culotte. J'y étais cependant, et il marchait.”⁵⁸

Aux yeux des villageois, Cyprien passe pour un sorcier qui fait répandre autour de lui des phénomènes surnaturels. Son âne qui s'habille comme homme aurait été enchanté. Pour Constantin, l'âne Culotte n'est-il pas l'âne parlant? Cyprien a pu construire un jardin verdoyant sur la terre aride de Pierroure. Il réunit autour de lui les animaux sauvages qu'il a domptés mystérieusement. La cérémonie de Haute-Sylve dont Constantin a été un témoin importun révèle le pouvoir magique de Cyprien. Plus tard, Constantin, comme le lecteur, découvre par l'intermédiaire du journal intime de Cyprien et des notes de l'abbé, que Cyprien a voulu créer un paradis terrestre à l'image du jardin d'Éden.

Il semble que Cyprien pénètre dans les secrets de la nature pour faire fleurir son jardin. Cependant, accablé par le sentiment de vieillissement et d'incertitude, il a besoin d'un héritier à qui il léguera son pouvoir magique.

“Combien de temps encore pourrai-je de mes vieilles mains le soutenir, comme une corbeille de fleurs, de fruits et de plumes tièdes, en l'air, au-dessus de la terre?

Pour en prolonger la durée, à qui léguerai-je les Mots, ces Mots magiques dont le murmure bien réglé peut suffire pendant longtemps à le défendre les ténèbres?

Car il y faut un homme, au coeur de notre paradis. (...)

⁵⁸ Ibid., p.44.

Peut-être mon désir a-t-il faibli? Je sens que j'ai besoin d'un appui de jeunesse."⁵⁹

Cyprien a choisi Constantin comme son héritier. Son journal intime nous révèle son tendre amour pour l'enfant qui est pour lui le symbole de la pureté.

“Je suis triste. Il me faut l'enfant.”⁶⁰

J'ai recommencé à souffrir. (...) J'ai besoin de l'enfant. Je lui léguerais tout. (...)”⁶¹

Mais Cyprien est très déçu par le vol des fleurs d'amandier que Constantin a commis dans son jardin. Il considère ce vol comme un sacrilège contre son paradis terrestre. Pendant que Constantin passe un long séjour chez les cousins Jorrier, Cyprien quitte Pierroure mystérieusement comme il est venu. L'incendie de son jardin reste énigmatique.

- les Caraques

Sur le chemin parcouru, le héros bosquien a toujours croisé une tribu nomade vivant en marge de la société. Ces personnages, caractérisés par leurs aspects inquiétants et évasifs, constituent un arrière plan du monde mystérieux que le jeune héros va explorer. Bosco introduit dans son récit des nomades venant du pays lointain pour faire rêver les jeunes lecteurs. Dans L'Enfant et la rivière, la présence des Bohémiens est mentionnée par la mère de Pascalet.

⁵⁹ Ibid., p.182.

⁶⁰ Ibid., p.184.

⁶¹ Ibid., p.186.

“À la rivière, mon enfant, il y a des trous mort où l’on se noie, des serpents parmi les roseaux et des Bohémiens sur les rives.”⁶²

Les Bohémiens campent dans une île au milieu de la rivière dont l’accès est interdit à Pascalet. Pour sa mère et pour les autres villageois, ces étrangers sont aussi dangereux que des trous morts de la rivière et des serpents. Dans L’Âne Culotte, les Bohémiens sont nommés d’une manière plus précise. Le narrateur explique :

“Ce fut un samedi soir que les Nomades arrivèrent. Ces gens au teint basane, on les appelle chez nous des Caraques. Ils viennent habituellement de l’est par la route de Costebelle et ils campent en dehors du village.”⁶³

Dans Le Renard dans l’île, l’auteur donne le nom de cette tribu étrange par l’intermédiaire de Tante Martine.

“Un campement bourré de Bohémiens les pires de tous, des Caraques!.”⁶⁴

Nous remarquons que les Caraques sont toujours vus de loin et on ne les entend jamais parler. Cependant ils jouent un rôle significatif. Dans L’Enfant et la rivière, les Caraques, autrement dit les Bohémiens, ont enlevé Gatzo, le petit fils du grand-père Savinien. Le vieillard dit :

⁶² Henri Bosco, L’Enfant et la rivière, p.12

⁶³ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p.132

⁶⁴ Henri Bosco, Le Renard dans l’île, p.46

“(…) comme dans la fable, j’avais un petit-fils, mais les Bohémiens l’ont volé. (…)”⁶⁵

Dans Le Renard dans l’île, Tante Martine rappelle à Pascalet et Gatzou les dangers de ces étrangers.

“(…) Des Caraques dans l’île . Vous la connaissez, l’île?
Et les Caraques, vous les connaissez aussi ? Vous avez failli, l’un
et l’autre, y laisser votre peau entre leurs mains. (…)”⁶⁶

Dans le récit bosquien, les Caraques mènent une vie mystérieuse. Leur apparition ainsi que leur disparition restent énigmatique. Le narrateur de L’Âne Culotte précise :

“(…) Leur départ fut, je dois l’avouer, assez mystérieux. Ils disparurent en une nuit, sans laisser de traces. Car on les rechercha aussitôt, on battit le pays à vingt lieues à la ronde, mais vainement.(…)”⁶⁷

Le départ des Caraques coïncide avec la disparition inattendue de la petite orpheline Hyacinthe. On soupçonne donc que les Caraques l’ont enlevée.

“(…) Car il nous a ravi Hyacinthe, et malgré elle. (…)”⁶⁸

⁶⁵ Henri Bosco, L’Enfant et la rivière, p.93

⁶⁶ Henri Bosco, Le Renard dans l’île, p.110

⁶⁷ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p.133

⁶⁸ Ibid.,p207

Dans L'Enfant et la rivière , nous retrouvons Hyacinthe au milieu des Caraques, et accompagné de l'âne Culotte car Cyprien est devenu chef de cette tribu. Dans Le Renard dans l'île , le facteur Brouillie parle avec inquiétude de l'arrivée des Caraques.

“(…) C’était un feu, un tout petit feu de Caraques, je veux dire à rôtir un boeuf.

(…) Ils sont une demi-douzaine, avec un vieux, leur chef, qui a, dit Galibard, des yeux de braise à vous faire tomber votre regard en cendres, (…) Sur cette bonne nuit, si vous le pouvez !

Mettez barre et tanque à la porte ! (…)⁶⁹

La brève description du facteur concernant le chef des Caraques renvoie explicitement à la réapparition Cyprien. Ainsi, nous sommes amenés à constater que cet homme et les Caraques représentent le monde obscur que confronte le héros bosquien.

2 Le portrait des personnages

Pierre-Louise Rey écrit : “Créer le personnage c’est le donner à imaginer au lecteur”⁷⁰. Cependant, on sait que le personnage n’est que l’être de papier fait avec des mots. Il est indéniable que Bosco réussisse admirablement à donner une vie intense à ces créatures fictives de sorte que le lecteur les voie clairement dans son esprit. Non seulement les personnages bosquiens entretiennent des relations étroites entre eux pour agir ou réagir avec une étonnante vivacité mais aussi chacun d’entre eux possède des traits spécifiques

⁶⁹ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p.109.

⁷⁰ Pierre-Louis Rey, Le roman, (Paris: Hachette,1992), p. 14.

comme des personnes réelles. Il serait utile d'analyser les procédés de caractérisation des personnages dans les trois récits qui font l'objet de notre étude.

2.1 Le choix des traits significatifs

Nous constatons d'emblée que Bosco évite de faire une description longue et minutieuse des personnages comme dans les récits balzaciens. Au contraire, il s'applique à choisir quelques traits frappants qui font ressortir la personnalité de ses créatures imaginaires. Nous trouvons un exemple intéressant dans le portrait de Tante Martine dans L'Enfant et la rivière.

“ C'était une femme à l'antique avec la coiffe de piqué, la robe à plis et les ciseaux d'argent pendus à la ceinture. Elle régentait tout le monde : les gens, le chien, les canards et les poules.(...)”⁷¹

Quelques pages plus loin, le narrateur souligne le comportement révélateur de la vieille femme. Méfiante, elle fait sans cesse les allées et les venues dans la maison pour s'assurer que tout va bien.

“ Car elle trottait. Elle trottait du haut en bas de la maison. Elle trottait le jour ; elle trottait la nuit ; elle trottait à l'aube ; elle trottait au crépuscule. Et toujours d'un trottinement à peine perceptible, un pas de souris. Quand mes parents étaient à la

⁷¹ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 11.

maison, elle se tenait à peu près tranquille ; mais à peine étaient-ils partis qu'elle se mettait à trotter.(...)»⁷²

L'évocation de Frère Théopiste est également un exemple intéressant. Le narrateur présente le portrait en pied du vieux instituteur.

“Il était vénérable. (...) Mais alors je le vis entier et des pieds à la tête. Son aspect debout était saisissant. Il n'avait qu'une taille médiocre, mais sa corpulence et son poids vous en imposaient. Lourd et large, il tenait toute l'embrasure de la porte. Sa présence était calme.

La barbe blanche s'épanouissait sur toute la poitrine. Une barbe accrochée aux pommettes très haute (...) Une barbe de Père de l'Eglise. Mais le haut du visage était naïf et tendre. Pourtant d'épais sourcils retombaient sur les yeux. Par bonheur, un gros nez, un nez charnu (...) Le front se ridait au-dessus des yeux. Les yeux avaient gardé leur pureté et je ne sais quelle jeunesse. »⁷³

Dans le passage cité, le narrateur dessine avec précision le portrait du vieux instituteur. On peut noter la correspondance entre les traits physiques et les traits de caractère. Le narrateur souligne longuement la barbe blanche de Frère Théopiste, conçue comme le signe de sa sagesse. Il insiste également sur le nez qui suggère la bonté et la gourmandise du personnage. Ensuite, il décrit les yeux qui révèlent la pureté de Frère Théopiste.

Nous remarquons que Bosco ne se limite pas à faire voir ses personnages fictifs ; il nous fait entendre leur voix et leurs paroles. Parfois il

⁷² Ibid., p.15.

⁷³ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, pp.61-62.

évoque l'odeur émouvante du corps des personnages. Le portrait de la Péquinotte est un exemple probant. Elle gronde toujours et s'exprime de manière spéciale.

“La Péquinotte, qui devait bien friser la soixantaine, rouge, râblée, le poil gris raide comme crin, (...) Le plus souvent elle se plaignait. Rien ne pouvait la satisfaire. Elle avait un haut sentiment de la perfection. C'est pourquoi elle grondait le cochon, gourmandait la chèvre, morigénait la volaille et couvrait le chien de reproches.”⁷⁴

L'abbé Chichambre se caractérise par son éloquence. Le narrateur nous fait entendre son prêche.

“ Ce vieux curé possède l'éloquence du coeur.(...)le vieux curé, l'abbé Chichambre, faisait rondement un prêche rustique ; la notairesse tenait l'harmonium ; (...) le nez en air, la bouche grande ouverte, envoyaient vers Dieu des cantiques, (...)”⁷⁵

L'abbé Chichambre possède une belle voix. Le narrateur nous fait entendre chanter le vieux prêtre.

“ L'abbé Chichambre, qui avait une belle voix de basse, chantait à pleins poumon :

Que Notre-Dame nous protège,
Afin qu'à la dure saison,
Nous puissions, devant nos maisons,

⁷⁴ Henri Bosco, *L'Âne Culotte*, p.22.

⁷⁵ *Ibid.*, p.14.

Trouver des sources dans la neige...⁷⁶

Le narrateur souligne le pouvoir persuasif du prêche prononcé par l'abbé Chichambre.

“(…)Car il parlait trop bien, l'abbé Chichambre. Il avait l'éloquence du coeur. Elle l'emportait tout à coup si loin que jamais il ne finissait son prêche sans vous recommander, non seulement la charité chrétienne envers les hommes, mais encore (ce qui est rare à la campagne) un peu de bonté pour les bêtes.”⁷⁷

Le petit Pascalet est fasciné par la présence du vieux braconnier Bargabot. Il admire sa force et son expérience sur la rivière.

“De temps à autre un braconnier passait chez nous. Un grand, sec, la figure en lame de couteau. Et avec ça, l'oeil vif, rusé. Tout en lui décelait la souplesse et la force : les bras noueux, le pied corné, les doigts agiles. Il apparaissait comme une ombre, sans bruit.”⁷⁸

“Nous le (Bargabot) regardions. Il ne disait mot. De son corps s'exhalait l'odeur du fleuve”.⁷⁹

2.2 La description progressive des personnages

Il est important de noter que chez Bosco le portrait des personnages se dessine de manière progressive. Au lieu de donner tous les détails sur le

⁷⁶ *Ibid.*, p.14.

⁷⁷ *Ibid.*, p.16.

⁷⁸ Henri Bosco, *L'Enfant et la rivière*, p. 13.

personnage en une seule fois, le narrateur le décrit par bribes. Ce procédé s'avère vraisemblable du fait qu'il correspond à la subjectivité du narrateur qui évoque ses souvenirs d'enfance. Le portrait de Cyprien est un exemple révélateur. Constantin rend visite au mystérieux Cyprien. L'enfant voit d'abord son dos, puis son visage.

“C’était un vieux dos, un peu courbé, aux épaules osseuses, noueux, recouvert d’une chemise de laine brune, et cependant un dos vivant, chargé d’expérience, un dos sensible, un dos qui tout à coup avait compris que l’âne et moi nous nous tenions, attentifs à ne point troubler le silence, derrière lui.”⁸⁰

La longueur de la description du dos témoigne de l'étonnement de l'enfant devant l'étrange silhouette de Cyprien. Ensuite, l'enfant est fasciné par le regard dur et fixé de cet homme.

“ Ces yeux me regardaient. L’homme ne disait mot, mais son regard ne bougeait pas. Il s’était arrêté sur ma figure, du premier coup, et il y restait.

Il n’examinait pas mes traits ; il ne s’attardait pas à mesurer ma gêne, il n’exprimait aucune hostilité, il n’était réchauffé par nulle sympathie, mais il regardait. Cela semblait comme une vocation surnaturelle. Il regardait. Il regardait au-delà de mes forces, de ce que j’offrais d’apparent au-delà de mes craintes, des mots que j’allais lui dire ; il regardait peut-être comment vivait au fond de moi, en ce dimanche des Rameaux,

⁷⁹ *Ibid.*, p.13

⁸⁰ Henri Bosco, *L’Âne Culotte*, p.48.

cette énorme montagne qui venait d'entrer fraîchement dans ma chair, et qui avec une sourde lenteur y remuait."⁸¹

Dans le passage cité, nous remarquons que non seulement le lecteur peut voir le regard magnétique de Cyprien, mais aussi on pénètre dans l'âme du jeune observateur qui semble se laisser hypnotiser un instant. Nous trouvons un autre exemple frappant dans les portraits successifs de Gatz. Lorsque Pascalet a rencontré pour la première fois Gatz, ce dernier est attaché à l'arbre et fouetté par des Caraques. Pascalet, de sa cachette, aperçoit d'abord le dos du prisonnier.

“L'homme venait de le fouetter. La lanière du fouet avait marqué son dos, nu jusqu'à la ceinture. On voyait sur ce dos de bronze trois longues raies noires de sang, quand la flamme s'élevait.

L'enfant, loin de trembler, répondait à son bourreau avec une telle colère que l'autre, derechef, le fustigea.

C'était un bel enfant, robuste, plus grand que moi, plus fort aussi, un petit Bohémien sans doute"⁸²

Plus tard Pascalet contemple Gatz qui dort. Nous remarquons que son portrait devient plus précis. Le visage de Gatz, vu de près par Constantin, est décrit avec minutie. D'ailleurs, le narrateur insiste sur la correspondance entre des traits physiques et le caractère du personnage.

“(…)Un visage brun et musclé aux pommettes saillantes. Le nez court y gonflait deux petites narines. Les lèvres avaient l'air de serrer le sommeil avec fureur, et deux grandes paupières noires

⁸¹ *Ibid.*, pp. 46-48.

lourdement couvraient les yeux clos. Ainsi le masque du sommeil moulait exactement cette petite âme sauvage. Entre elle et la chair du visage, il n’y avait rien.”⁸³

Le portrait du personnage se brosse avec vivacité. L’expression du visage change en fonction des émotions qu’éprouve le personnage dans le moment donné. Voici le visage de Gatzto au moment de se réveiller.

“ Gatzto m’aperçut et il me sourit. Sur cette figure sérieuse les traits durs tout à coup se détendirent et alors se forma ce sourire très tendre qui me bouleversa.”⁸⁴

2.3 L’évocation des traits permanents

Si les personnages ont des expressions changeantes selon leurs humeurs ou les situations, ils gardent certains traits caractéristiques qui persistent tout au long du récit de sorte que le lecteur se familiarise avec ces traits. Dans le portrait de Bargabot, le narrateur met en relief son regard. “Un grand, sec, la figure en lame de couteau. Et avec ça, l’œil vif, rusé”⁸⁵

Plus tard le narrateur reparle des yeux du vieux braconnier qui l’impressionne. “(...)Pourtant ses yeux gris et rusés m’inspiraient de la crainte ; et, à cause de cette crainte, mon amitié restait cachée au fond de moi.”⁸⁶

Utilisant le procédé du retour des personnages, qui consiste à faire reparaitre quelques personnages déjà créés, Bosco attribue à ces êtres fictifs des

⁸² Henri Bosco, *L’Enfant et la rivière*, p. 35.

⁸³ *Ibid.*, p.45.

⁸⁴ *Ibid.*, p.45.

⁸⁵ *Ibid.*, p.14.

⁸⁶ *Ibid.*, p.14.

traits caractéristiques reconnus par le lecteur. Lorsque Gatzo réapparaît dans Le Renard dans l'île, le lecteur se souvient de son physique et de son caractère déjà décrits dans L'Enfant et la rivière. On peut comparer les exemples que nous venons de citer aux passages suivants.

“(…)Or, cette peau noire, lisse, luisante, elle collait étroitement à ces dures pommettes, où se marquaient la force et l’entêtement. De la bouche épaisse les lèvres tournaient au violet, gonflées de sang.(…) Bouche agressive, d’une puissante avidité. Bouche close pourtant, qui retenait la parole et l’envie.(…) Le nez court indiquait la violence, le front bas aux os durs la solidité.”⁸⁷

Le narrateur de Le Renard dans l'île résume en quelques mots révélateurs le caractère de Gatzo. “Or , ce que pouvait présenter de pire Gatzo, Gatzo debout devant les miens, Gatzo muet et sombre, c’était précisément cette fierté ardente.(…)”⁸⁸

Dans Le Renard dans l'île, le lecteur peut identifier sans difficulté Cyprien avec l’homme mystérieux que Pascalet et Gatzo rencontrent dans l’île. Il suffit de comparer la description de son regard dans L’Âne Culotte que nous venons de citer (voir les pages 39-40) au passage ci-dessus.

“(…) Sa face était vieille, très vieille, comme celle d’un homme las et soucieux. Deux yeux pâles, deux yeux effrayants trouaient ce masque. C’étaient des yeux inexorables. Leur regard triste et dur ne cillait pas. (...) Il se saisissait de toutes les choses visibles sur lesquelles sa force s’appesantissait. Sous leur emprise

⁸⁷ Henri Bosco, L’Âne Culotte, p.29.

⁸⁸ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p.29.

magnétique, (...) l'esprit immobile, subissaient les malaises indéfinissables de la possession. En tout, ce regard cherchait l'âme et pénétrait jusqu'à ce point où elle s'attache à la vie et d'où seulement on peut l'arracher."⁸⁹

La réapparition de l'âne Culotte à côté du vieil homme renforce l'identité de Cyprien.

“- L'âne ! l'âne enchanté ! l'âne du vieux ! ah ! regarde bien, Pascalet ! Il a peut-être vu leur Paradis, là-bas, au pays des tiens, où vivait la fille”⁹⁰

Nous remarquons que le portrait de Hyacinthe décrit dans Le Renard dans l'île répète des traits significatifs soulignés dans L'Enfant et la rivière. Dans ce récit, Pascalet est frappé par la blancheur de la fillette. “Elle marcha le long du rivage, écarta un buisson et descendit sur la grève. Elle m'y apparut, comme une petite blancheur cette blancheur erra un moment, puis s'approcha de l'eau”⁹¹

Dans Le Renard dans l'île le portrait de Hyacinthe devient plus précis. Le lecteur peut reconnaître la blancheur de Hyacinthe et son mouvement léger.

“(...)Vêtue d'une longue chemise blanche, à chaque pas, elle déplaçait la lumière. Dans la toile raide et sans pli la lune dirigeait le plus pur de ses feux et, de son reflet sur cet être,

⁸⁹ Ibid., p.138.

⁹⁰ Ibid., p.139.

⁹¹ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p. 73.

étendait jusqu'aux profondeurs de la clairière sa mélancolique illumination.(...) ⁹²

2.4 La caractérisation du narrateur

Il serait utile de noter que les portraits physiques de Pascalet et de Constantin sont quasi absents. Cela explique par le fait que les deux personnages assurent la fonction de narrateur. Il serait invraisemblable qu'ils décrivent leur aspect extérieur. Le narrateur Constantin, de même que le narrateur Pascalet, se limitent à nous faire partager ses pensées et ses sentiments.

C'est le discours des autres personnages qui nous permet de voir Pascalet et de Constantin. Nous relevons un exemple frappant dans la scène où la vieille servante gronde Constantin qui revient des promenades.

“C'est trotte-chemin qui rentre ! Du matin au soir dans la rue ! Et avec qui encore ? Avec toute la galopinasse du village ! Quelle honte ! Je parie que tu as encore un trou à ta culotte. C'est toujours à recommencer ! Je raccommode et Monsieur trou ! Il trou en haut, il trou en bas, il trou au genou, il troue sur la cuisse, il troue au derrière !(...)”⁹³

Nous trouvons un autre exemple intéressant dans le journal de Cyprien daté du 15 avril où il décrit le visage de Constantin.

“Un petit air sauvage.

⁹² Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p.136.

⁹³ Henri Bosco, L'Âne Culotte, p.23

Son visage est court, fermé. Tout y décèle la passion. Parfois il se crispe, comme griffé par une souffrance intérieure ; et puis il se détend naïvement

Entre les yeux et la petite bouche pure, flotte une puissance animale. Elle m'a frappé. Elle apparaît quand la figure est immobile."⁹⁴

Dans L'Enfant et la rivière, Tante Martine examine le petit Pascalet qui revient de la rivière:

“-Vagabond ! Pied-noir ! Gratte-chemin !

Elle me renifla :

-Tu sens la vase.

-Ah ! tu as de jolis cheveux !

Ils étaient barbelés de feuilles et d'épines.

-Va te peigner !"⁹⁵

Les traits physiques des héros présentés par autrui sont rares et qu'il s'agit des traits changeants qui dépendent des circonstances particulières. Par ailleurs Pascalet et Constantin se ressemblent moralement. Ainsi Grand-mère Saturnine parle de son petit-neveu.

“(…) Constantin, il est vrai, nous console de toute, car il est très affectueux, mais c'est un enfant qui se tait, un enfant, comme dit le bon abbé Chichambre, de nature mélancoliqueé(…)”⁹⁶

Tante Martine décrit Pascalet.

⁹⁴ Ibid., p.184.

⁹⁵ Henri Bosco, L'Enfant et la rivière, p.20.

⁹⁶ Henri Bosco, Le Renard dans l'île, p.102.

“(...) Pascalet, cet enfant si doux, cet enfant si sage, si convenable pour tout dire, Pascalet qui obéit bien(...)”⁹⁷

Non seulement les deux garçons se caractérisent par leur douceur, mais aussi ils éprouvent un attachement profond envers leur famille. Lorsque Pascalet fait la fugue, son seul souci porte sur le chagrin de Tante Martine.

“(...) Une seule question me tourmentait : Que va penser Tante Martine ? Il n’est encore que neuf heures, et déjà elle a de la peine. Que sera sa peine à minuit ?(...)”⁹⁸

Constantin éprouve une grande peine lorsqu’il a appris que Grand-Mère Saturnine est malade. Il n’hésite pas à faire la fugue pour lui rendre visite.

“(...)Je connaissais mal le chemin, mais je savais en gros il fallait marcher toujours vers l’ouest(...)Je résolu de partir le soir même.”⁹⁹

De plus, les deux enfants se rapprochent par le goût de la solitude et surtout le désir d’aventure tel que nous avons montré précédemment.

L’univers bosquien est composé principalement des enfants et des vieux qui entretiennent entre eux des relations étroites. Les enfants jouent le rôle de premier rang. Les jeunes héros se caractérisent par leur innocence, leur pouvoir d’imagination et leur curiosité irrésistible qui les poussent à partir à l’aventure. Les vieux sont en général les personnages secondaires. Ce sont les grands-mères qui protègent les enfants dans le monde domestique et les vieillards qui

⁹⁷ *Ibid.*, p.46.

⁹⁸ Henri Bosco, *L’Enfant et la rivière*, pp.30-31.

connaissent le monde naturel: la montagne, la rivière et la forêt. Les vieux entretiennent étroitement des relations affectueuses avec les enfants et leur donnent des soutiens d'ordre matériel et moral. Les jeunes lecteurs sont sans doute fascinés par des aventures des héros qui leur ressemblent par leur pureté et leur rêve. L'étude de la création des personnages bosquiens nous affirme sur les propos de Bosco au sujet des enfants: "(...) je dégageais leurs désirs, je me contentais de donner une phrase à leurs rêves(...)"¹⁰⁰

⁹⁹ Henri Bosco, L'Âne Culotte, pp.81-82.

¹⁰⁰ Gabriel d'Aubarède, "Ecrire pour les enfants", Les Nouvelles Littéraires, n° 1490, 22 mars 1956, p.4. cité par Sandra Beckett, De grands romanciers écrivent pour les enfants, p.26.